

HAGAKURE

LE LIVRE DU SAMOURAÏ



YAMAMOTO TSUNETOMO

Traduit du japonais par

William Scott Wilson



HAGAKURE

Le livre du samourai



Yamamoto Tsunetomo

Traduction du japonais par William Scott Wilson

Traduction de l'anglais par Josette Nickels-Grolier

BUDO ÉDITIONS
Noisy-sur-École, France

Frontispice : « Mu » par Nakagawa Sōen. Reproduit sur autorisation de l'Ordre Montagnes et Rivières, Archive bouddhiste nationale (www.mro.org).

© William Scott Wilson avec l'accord de Shambhala Publications, Inc., Boston, 1979 et 2002, sous le titre « *Hagakure, The Book of the Samurai, with a revised introduction* ». Introduction, 2012.

© Budo Éditions, 2014
pour la traduction française.

Directeur de collection : Thierry Plée – *Texte* : Yamamoto Tsunetomo – *Traduction* : Josette Nickels-Grolier – *Correction* : Stéphanie Dejoux – *Mise en page et photogravure* : Éditions de l'Éveil – *Imprimerie et reliure* : Shanghai iPrinting.

1-2000-IP-05/14

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Édition papier : ISBN 978-2-84617-329-2

Édition numérique : ISBN 978-2-84617-526-5

Sommaire

Préface	9
Introduction	11
Extrait du premier chapitre	31
Extrait du deuxième chapitre	89
Extrait du troisième chapitre	117
Extrait du quatrième chapitre	119
Extrait du sixième chapitre	123
Extrait du septième chapitre	131
Extrait du huitième chapitre	145
Extrait du neuvième chapitre	165
Extrait du dixième chapitre	175
Extrait du onzième chapitre	193
Conversation tranquille au crépuscule	209
Notes	213
Noms, lieux et mots	219
Bibliographie	225
Disponibles chez le même éditeur	227
Dans la même collection	229

Dédié à
Thomas Constantine Levidiotis

Préface

La première fois que j'entendis parler de l'*Hagakure* ce fut à Monterey, en Californie, en 1972, alors que j'étudiais le japonais. Un ami japonais suggéra que puisque j'appréciais les écrits de Mishima Yukio, je devrais être intéressé par l'*Hagakure*, l'un des ouvrages favoris de Mishima. Quelques semaines plus tard, je reçus plusieurs éditions du Japon, dont l'*Hagakure Nyumon (Introduction à l'Hagakure)* de Mishima, et je commençais à travailler sur une première traduction en anglais. Avec la confiance qui caractérise l'extrême jeunesse, je pensais que je serais capable de la terminer pour la fin du semestre universitaire. Il n'en fut rien, la traduction me prit infiniment plus de temps, nécessitant une période de recherche à l'université de la préfecture de Aichi et le recours à un grand nombre d'ouvrages de référence qui n'étaient pas disponibles en Californie.

Parmi les quelque treize cents entrées de l'*Hagakure*, les trois cents proposées ici représentent pour moi le cœur de l'ouvrage. Alors que mon choix se portait sur un certain nombre de sélections présentées dans des ouvrages déjà parus, j'en choisis également d'autres qui avaient été écartées par les éditions japonaises lorsque je pensais qu'elles pouvaient être importantes, révélatrices ou simplement intéressantes pour le lecteur occidental.

Ce texte est traditionnellement divisé en onze chapitres, portant des titres tels que « Les préceptes », « Les paroles de

Lord Naoshige », « Les histoires des autres clans » ou dans le cas du dernier chapitre, simplement « Les événements non relatés dans les dix premiers chapitres ». Le seul chapitre à partir duquel je n'ai pas souhaité proposer de sélection est le chapitre cinq, qui n'est qu'une accumulation de dates et d'événements marquants: anniversaires, retour d'Edo d'un certain seigneur Nabeshima, visite d'un château par l'auteur, etc.

Le manuscrit d'origine n'existe plus aujourd'hui, bien qu'il soit possible de trouver plusieurs copies manuscrites différant légèrement de l'original, tels que le *Kurihara-bon*, le *Takashi-ro-bon* et le *Naķano-bon*. J'ai basé ces traductions en premier sur le *Mochinoki Nabeshimake-bon* tel qu'il est donné dans le *Nihon Shisō Taiķei* (Aperçu de la pensée japonaise, vol. 26).

La philosophie de l'*Hagakure* implique une attitude aux antipodes du pragmatisme et du matérialisme moderne. Son approche est intuitive plutôt que rationnelle, et l'une de ses hypothèses de départ est qu'une personne peut aller où bon lui semble par pure intellectualisation. L'intuition fondée sur la sincérité et la morale ramène l'individu au fondement. Il n'a rien à dire du temps ou du profit, pas plus qu'il ne prescrit la contemplation sans objet du vide. L'individu vit dans le monde et doit s'accommoder des circonstances et des gens qu'il y côtoie. L'aboutissement se trouve là où l'individu pose le pied.

Je souhaite exprimer ma gratitude la plus sincère à Kuramochi Tetsuo et Barry Lancet, mes anciens éditeurs de Kodansha International. Des remerciements particuliers et amicaux à Beth Frankl pour m'avoir introduit au sein de la famille Shambhala, et pour son aide inestimable dans l'édition de cette nouvelle version de l'*Hagakure*.

William Scott Wilson

Introduction

武士道と云は死ぬ事と見付たり

La mort est au cœur de la Voie du samouraï.

—*Hagakure*

護生須是殺
殺尽始安居

Pour préserver votre vie vous devez y renoncer

Renoncez-y totalement, et vous connaîtrez

la paix pour la première fois.

—*Zenrinkushu*

À environ douze kilomètres au nord de la ville fortifiée de Saga se dressent les pentes du mont Kinryu, une petite montagne peu engageante qui abrite une belle cascade portant le nom de Kinryu no taki, ainsi que plusieurs sources chaudes. Dans les collines au pied de cette montagne se niche la communauté clairsemée de Kurotsuchibaru, littéralement, « la plaine de la terre noire ». Le nom est judicieusement trouvé, car la région renferme quelques-unes des rizières les plus fertiles du Japon,

et les fouilles archéologiques ont montré qu'elle avait été habitée depuis plus de dix mille ans.

La région autour de la ville moderne de Saga, qui se trouve très loin au sud-ouest du Japon, fut l'une des premières à accueillir des migrants ayant traversé la péninsule coréenne et les îles d'Asie du sud-est pour constituer une culture unique sur l'archipel nippon. Prise en tenaille entre les grandes provinces de Fukuoka et Nagasaki, et bordée à l'est et à l'ouest par les mers de Chine et d'Ariake, elle est toujours demeurée indépendante et difficile à contrôler du point de vue du gouvernement central. En effet, les chroniques les plus anciennes rapportent que, dès 662 av. J.-C., les habitants – connus sous le nom de *tsuchigumo*, ou araignées terrestres, du fait de leur buste court et de la longueur de leurs bras et de leurs jambes – étaient une source permanente d'irritation qui nécessita une répression militaire. Les soumettre se révéla difficile, cependant, les *tsuchigumo* continuèrent à faire parler d'eux jusqu'à au moins l'an 88 apr. J.-C. Leur caractère résolu et indépendant sera une caractéristique permanente des habitants de Saga pendant toute son histoire.

Plusieurs centaines de siècles plus tard, ce même lieu fécond fut l'ultime demeure que se choisit un samouraï retiré du monde, devenu moine bouddhiste zen, pour vivre dans la solitude, la prière et la méditation, et s'interroger sur ce que cela impliquait d'être membre de la classe des guerriers.

Le 16 mai 1700, Nabeshima Mitsushige, le troisième *daimyō* de la région aujourd'hui connue comme la préfecture de Saga, mourut à l'âge de soixante-neuf ans. L'un de ses plus proches vassaux, Yamamoto Tsunetomo, qui était entré au service de Mitsushige dès son plus jeune âge, était alors âgé de quarante-deux ans. Se voyant interdire le suicide rituel après la mort de son maître (à la fois par les édits de son propre fief et ceux

du gouvernement Tokugawa), et désapprouvant les choix du successeur de Mitsushige, Tsunemoto se vit accorder l'autorisation de se retirer pour vivre la vie d'un moine bouddhiste. Dès l'été, il se rendit dans un petit ermitage où il vécut en semi-réclusion.

En 1710, il commença à recevoir la visite de Tashiro Tsuramoto, un jeune samouraï qui venait récemment d'être libéré de son emploi de scribe. Leurs conversations durèrent sept longues années, et le 10 septembre 1716, les méditations de Tsunetomo, telles que rapportées par Tsuramoto, furent rassemblées dans un livre auquel ils donnèrent le nom d'*Hagakure*, un mot qui pourrait aussi bien signifier « être dissimulé sous des feuilles » ou prendre le sens de « feuilles cachées ». Trois ans plus tard, Tsunetomo mourut à l'âge de soixante et un ans.

Le fief du clan Nabeshima appartenait à la catégorie connue sous le nom de Tozama, un terme appliqué aux *daimyō* qui ne s'étaient soumis à Tokugawa Ieyasu qu'à l'issue de la bataille décisive de Sekigahara en 1600. C'est essentiellement cette bataille qui permit à Ieyasu de s'élever au pouvoir suprême parmi les *daimyō* et qui détermina le statut de leurs fiefs pour les deux cent cinquante années qui suivirent. À Sekigahara, le seigneur fondateur du clan, Nabeshima Naoshige (1538-1618), s'était d'abord allié aux Tokugawa; mais lorsque la bataille éclata, il changea soudain d'allégeance et soutint les Toyotomi, le clan de l'ancien *taijō* Toyotomi Hideyoshi. Ce fut presque pour lui une erreur fatale, et les relations entre les Tokugawa et les Nabeshima demeurèrent tendues pendant les trois générations suivantes.

Naoshige était un homme au caractère bien trempé et au corps vigoureux, et un chapitre entier de l'*Hagakure* est consacré à ses dires et à ses actions. Il avait d'abord été l'un des principaux vassaux de Ryūzōji Takanobu, puis il prit le contrôle du fief à la mort de Takanobu. Naoshige prit une part active dans les invasions de la Corée orchestrées par Toyotomi Hideyoshi et il

mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. Son fils et successeur fut Nabeshima Katsushige (1580-1657), auquel la plus grande partie de l'*Hagakure* est consacrée. Katsushige semble avoir hérité en grande partie du tempérament de son père, et, en 1597, à l'âge de dix-huit ans, il l'accompagna dans la deuxième campagne de Corée.

Ce fut Katsushige qui conduisit les troupes de son père à Sekigahara, et la conséquence en fut qu'il endura par la suite un harcèlement continu de la part du gouvernement central. Il conduisit également les trente-quatre mille hommes qui attaquèrent le château de Hara tenu par les rebelles lors de la rébellion de Shimabara (1637-38), ce qui lui valut d'être puni ensuite par le Bakufu pour avoir autorisé ses troupes à charger avant que l'attaque des troupes gouvernementales n'ait réellement commencé. Le fils de Katsushige, Tadashige, mourut de la petite vérole à l'âge de trente-deux ans, et lorsque Katsushige mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, le fief passa aux mains de son petit-fils, Nabeshima Mitsushige (1632-1700).

Lorsque Mitsushige devint seigneur du clan Nabeshima, les conditions avaient radicalement changé dans tout le Japon. La période Sengoku (la période du pays en guerre), qui avait duré plus de cent ans, s'était essentiellement terminée en 1600 avec la bataille de Sekigahara et l'établissement du régime Tokugawa. En 1638, la répression de la rébellion de Shimabara mit un terme aux conflits de grande envergure. La paix retrouvée fut accompagnée d'une nouvelle prospérité, du développement de la classe des marchands et de l'expansion des villes fortifiées dans les différents fiefs.

Mais la paix et la prospérité furent sources de problèmes pour la classe des samourais. Sans conflit permanent, le guerrier se retrouvait, en un sens, privé d'emploi réel, et l'idéal spartiate qui avait été si longtemps associé à cette classe commença à perdre

de son attrait. De plus, les seigneurs féodaux furent bientôt confrontés à l'impérieuse nécessité de trouver des administrateurs qualifiés plutôt que des samourais aimant guerroyer. La réponse officielle du shogunat, qui se répandit à travers les domaines féodaux, fut d'imposer l'idéal confucéen de l'homme complet, à la fois guerrier et érudit ; et ce fut cet idéal qui devait façonner la classe des guerriers jusqu'à sa dissolution officielle deux siècles et demi plus tard.

En Mitsushige, nous retrouvons un homme quelque peu différent de son grand-père et de son arrière-grand-père. Bien que *daimyō*, commandant en chef des guerriers de son clan, il avait à peine quatre ans à l'époque de la rébellion de Shimabara, et jamais dans sa vie il n'eut à participer à aucune des activités militaires qui avaient marqué les carrières de Naoshige et de Katsushige. Mitsushige personnifiait également la nouvelle emphase mise sur l'éducation. Alors qu'il était encore jeune, son grand-père avait un jour brûlé tous ses livres de poésie, mais Mitsushige continua à aimer la poésie et il encouragea d'autres samourais à l'étudier comme lui. De plus, comme l'ordonnance shogunale de 1635 stipulait que les femmes et les enfants des seigneurs féodaux devaient résider dans la capitale Edo, Mitsushige fut en prise directe avec la culture plus sûrement que s'il avait été élevé dans la région peu sophistiquée de Saga. Pour finir, Mitsushige se révéla un gouverneur très compétent, et ce fut lui qui consolida les fondations du clan Nabeshima.

Mitsushige avait endossé ses responsabilités de seigneur féodal depuis deux ans lorsque Yamamoto Tsunetomo naquit le 11 juin 1659. Le père de Tsunetomo, Yamamoto Jin'emon, avait servi à la fois Naoshige et Katsushige au titre de vassal. Un homme excentrique qui était âgé de soixante et onze ans lorsque naquit Tsunetomo. Il semble qu'il ait considéré son dernier né

comme un rejeton superflu pour la famille, et qu'il aurait donné Tsunemoto à un marchand de sel sans l'intervention de son chef de groupe, qui prit l'enfant et l'éduqua dans sa propre famille. Dans l'*Hagakure*, Tsunemoto nous donne un aperçu clair de son père, mais de sa mère nous savons uniquement que son nom de famille était Maeda et qu'elle était encore en vie lorsqu'il atteignit l'âge de cinquante et un ans.

Tsunetomo était un enfant maladif, et il raconte que les médecins prédisaient qu'il mourrait avant l'âge de vingt ans. Malgré sa santé fragile, cependant, il entra au service de Mitsushige en tant que page dès l'âge de neuf ans, et ce fut à Mitsushige qu'il demeura dévoué tout le reste de sa vie. Il semble que Mitsushige ait été impressionné par les dispositions de Tsunetomo en matière littéraire, aussi l'encouragea-t-il dans cette inclination et ils étudièrent ensemble auprès d'un lettré du nom de Kuranaga Rihei, qui offrit l'opportunité à Tsunetomo de devenir son successeur. Le jeune page, cependant, était plus intéressé par les jeux qu'il partageait avec le fils de Mitsushige, Tsunashige, et il se retrouva bientôt exclu de tout service officiel.

Au cours des années qui suivirent, il n'y eut aucun incident marquant dans la vie de Tsunetomo, et à vingt ans, il n'avait toujours pas de position officielle. Il est dit qu'à cette époque quelqu'un lui aurait fait remarquer que son visage était « trop marqué d'intelligence » et l'aurait averti que cette physionomie déplaisait à Mitsushige. Tsunetomo raconte qu'il aurait passé les dix années suivantes devant un miroir pour tenter de corriger cette erreur.

C'est à partir de cette époque que Tsunetomo, désespérant de ne jamais obtenir une position de vassal, commença à rendre visite à un homme qui devait avoir une influence non négligeable sur sa vie. Il est question ici du moine bouddhiste zen Tannen (?-1680), un homme d'une intégrité et d'une volonté inébranlables.

EXTRAIT DU PREMIER CHAPITRE

Bien que cela tombe sous le sens qu'un samouraï se doit d'être attentif à la Voie du samouraï, il semblerait que nous soyons tous négligents. En conséquence, si quelqu'un venait à demander : « Quel est le véritable sens de la Voie du samouraï ? », rare serait la personne capable de répondre sur le champ. La raison en est que personne ne s'est préalablement interrogé sur la question. Ceci ne fait que démontrer un profond désintérêt des choses de la Voie.

La négligence est chose extrême.



La Voie du samouraï trouve son accomplissement dans la mort. Lorsque confronté à l'alternative vivre ou mourir, il n'est qu'un seul choix possible, la mort. Il n'y a rien là de particulièrement difficile. Montrez-vous déterminé et allez de l'avant. Dire que mourir sans avoir accompli son destin, c'est mourir comme un chien, est la manière frivole de présenter les choses des intellectuels. Lorsqu'acculé à choisir entre la vie et la mort, il n'est plus question d'accomplir un destin, quel qu'il soit.

Nous souhaitons tous vivre. Et pour la plupart, nous construisons notre logique à partir de ce que nous aimons. Mais ne pas accomplir notre destin pour rester en vie, c'est faire preuve de lâcheté. La frontière est dangereusement tenue. Mourir sans avoir accompli son destin, c'est mourir comme un chien,

résonne comme une forme de fanatisme. Alors qu'il n'y a aucune honte à cela. Telle est en substance la Voie du samouraï. Si en préparant son cœur chaque matin et chaque soir, l'homme est capable de vivre comme si son corps était déjà mort, il trouvera la liberté dans la Voie. Toute sa vie se déroulera sans déshonneur, et il réussira à accomplir son destin.



Un homme peut devenir un bon vassal pour autant qu'il comprenne l'importance de servir honnêtement son maître.

Il appartient en cela à la catégorie la plus estimée des serviteurs. S'il est né dans une famille honorable dont le renom a su traverser les générations, il se doit de réfléchir sérieusement au devoir qu'il a envers ses ancêtres, en se donnant corps et âme au service de son maître et en lui accordant toute son estime. Au-delà de cela, il peut avoir la chance de posséder la sagesse et le talent et savoir en faire bon usage. Mais, même le pire des bons à rien maladroit peut se révéler un serviteur digne de confiance s'il est déterminé à se montrer honnête envers son maître. Ne posséder que sagesse et talent n'est que le niveau le plus bas de l'utilité.



Selon leur nature, il est des hommes qui possèdent l'intelligence des décisions rapides, et ceux qui doivent s'isoler pour prendre le temps d'une réflexion approfondie. En y regardant de plus près, si l'homme fait fi de son *ego*, et agit en accord avec les quatre vœux du samouraï Nabeshima, il se découvrira une sagesse étonnante, quelles que soient les dispositions plus ou moins heureuses de sa nature.¹

Nombreux sont ceux qui pensent qu'ils peuvent éclaircir les questions de fond en prenant le temps de la réflexion, mais rien de bon ne peut en ressortir dès lors que leur intérêt personnel prévaut dans leur jugement et cela, quelle qu'ait été la profondeur de leur réflexion.

Il est difficile pour un être borné de changer ses habitudes en altruisme. Néanmoins, lorsque confronté à un problème, si, dans un premier temps, vous vous en désintéressez, préférant vous concentrer sur les quatre vœux qui nourrissent votre cœur, si, dans le même temps, vous faites abstraction de tout intérêt personnel, et que vous faites un effort, vous ne serez pas loin d'atteindre votre objectif.



Alors que nous faisons la plupart des choses en nous reposant uniquement sur notre propre sagacité, c'est notre intérêt qui nous guide. Nous tournons le dos à la raison, et les choses ne se passent pas comme elles le devraient. Aux yeux du reste du monde, cela peut sembler sordide, insensé, médiocre et inefficace.

Lorsqu'un individu se trouve dépourvu d'une véritable intelligence, il est préférable qu'il consulte quelqu'un faisant preuve de bon sens. Un conseiller accomplira son devoir dans la Voie, lorsqu'il prendra une décision, fort d'une franche intelligence désintéressée, pour autant qu'il ne soit pas personnellement impliqué. Cette manière de faire sera certainement considérée par les autres comme la preuve d'une clairvoyance profondément enracinée. Comme peut l'être, par exemple, un arbre majestueux qui possède de nombreuses racines. L'intelligence d'un homme est comme un arbre simplement enraciné dans la terre.



Nous étudions les enseignements et les faits et gestes des hommes du passé afin de nous imprégner de leur sagesse et de nous prévenir de toute forme d'égoïsme. Dès lors que nous nous débarrassons de nos partis pris, que nous suivons les enseignements des anciens, et que nous ne manquons pas de consulter les autres, les affaires peuvent aller de l'avant sans rencontrer d'aléas. Le seigneur Katsushige emprunta sa sagesse au seigneur Naoshige. C'est ce qui est rapporté dans le *Ohanashikikigaki*. Nous devrions lui être reconnaissants de sa sollicitude.

C'est ainsi qu'un certain seigneur prit à son service plusieurs de ses jeunes frères, et que chaque fois qu'il se rendait à Edo ou dans la région de Kamigata, il leur demandait de l'accompagner. Alors qu'il les consultait quotidiennement sur des questions d'ordre privé ou public, il est dit que jamais il ne connut de désagrément.



Sagara Kyūma avait dédié sa vie à son maître et était prêt à le servir jusque dans la mort. Il fut cet homme parmi un millier.

Un jour, il y eut une réunion importante dans la demeure de maître Sakyō, à Mizugae, au cours de laquelle il fut décidé que Kyūma devait commettre *seppuku*. Dans ce temps-là, on trouvait, à Ōsaki, une maison de thé située au troisième étage de la résidence excentrée de maître Taku Nui. Kyūma décida de la louer et de s'entourer de tous les propres à rien de Saga. Il engagea ensuite une compagnie de marionnettistes,

allant jusqu'à participer en personne au spectacle, s'amusant à manipuler l'une des marionnettes. Ils festoyèrent, burent jour et nuit et menèrent grand tapage jusque sous les fenêtres de maître Sakyō. En choisissant un comportement aussi outrancier, ses intentions étaient de porter le discrédit sur lui plutôt que sur son maître, ce qui devait justifier son suicide.²



Servir son seigneur n'implique rien d'autre pour un vassal que de le supporter en toutes circonstances, fussent-elles bonnes ou mauvaises, en renonçant à son intérêt personnel. Il suffit alors de deux ou trois hommes de cette trempe, pour que la sauvegarde du fief soit assurée.

Alors que tout semble aller pour le mieux dans les affaires du fief, nombreux sont ceux qui font leur apparition, se montrant utiles par leur sagesse, leur intelligence et leur ingéniosité. Cependant, le seigneur devrait-il décider de se retirer ou de s'isoler, que beaucoup parmi eux lui tourneraient aussitôt le dos et intrigueraient pour se rapprocher de l'homme du jour. Un tel comportement n'a rien de plaisant même par sa seule évocation. Les hommes de haut rang ou ceux occupant des positions plus modestes, profondément intelligents et ingénieux, auront tous le sentiment qu'ils sont les personnes qui se distinguent par leur droiture dans le travail, mais quand vient le moment de sacrifier leur vie pour leur seigneur, ils ont les genoux qui se dérobaient. Cela n'a vraiment rien d'honorable. Le fait qu'un homme d'ordinaire peu utile se révèle souvent un guerrier incomparable dans l'adversité ne fait que souligner le fait qu'il a déjà renoncé à sa vie et qu'il ne fait plus qu'un avec son seigneur. Au jour de la mort de Mitsushige, il y eut

un exemple. Et ce fut moi, son fidèle intendant. Les autres ne firent que suivre mon sillage. Invariablement, les notables prétentieux et imbus d'eux-mêmes se détournent de l'homme au moment même où ses yeux se referment sur la mort.

D'aucuns affirment que la loyauté est essentielle à la relation qui lie le seigneur et son vassal. Bien qu'elle puisse paraître hors de portée, elle se trouve juste sous vos yeux. Dès que vous en acceptez l'augure, vous devenez au même instant un vassal accompli.



Il est important de donner son opinion à une personne pour l'aider à corriger ses fautes. C'est témoigner de la commisération à cette personne et c'est le premier devoir du serviteur. Mais la manière de le faire nécessite beaucoup de tact. Il est aisé de découvrir les bons et les mauvais côtés d'une personne, de même est-il facile de donner son opinion à ce sujet. Pour la plupart, les hommes pensent qu'ils font preuve de générosité lorsqu'ils choisissent de dire ce que les autres trouveraient détestable ou difficile à dire. Mais dès lors que cela n'est pas bien perçu, ils renoncent, convaincus qu'il est inutile d'insister. C'est une attitude totalement indigne. Apporter l'opprobre sur quelqu'un en le calomniant ne profite à personne. Cette manière d'agir ne fait que soulager le cœur de celui qui se porte en juge.

Avant de donner son opinion à quelqu'un, il faut d'abord juger si cette personne est capable ou pas de la recevoir. Il faut devenir assez intime avec la personne pour s'assurer qu'elle sera à l'écoute de vos paroles. Lorsque vous abordez des sujets qui lui sont chers, il vous faut chercher le meilleur moyen de lui parler et la meilleure façon d'être parfaitement

compris. Choisissez l'occasion, et déterminez s'il est préférable de lui écrire une lettre ou d'attendre le moment où vous vous apprêtez à prendre congé. Faites valoir ses bons côtés et utilisez tous les moyens de l'encourager, peut-être en évoquant vos propres erreurs sans aborder les siennes, mais en faisant en sorte qu'il fasse le rapprochement. Faites en sorte qu'il reçoive votre message comme un homme boit de l'eau lorsque sa gorge est asséchée, et votre opinion sera de celles qui lui permettront de corriger ses erreurs.

Cela est extrêmement difficile. Si le mauvais comportement d'une personne se révèle être de l'ordre de l'habitude, et cela depuis de nombreuses années, il ne pourra y être porté remède quelle que soit la manière utilisée. J'en ai fait moi-même l'expérience. Être assez intime avec tous ses compagnons jusqu'à réussir à corriger mutuellement ses erreurs et s'appliquer à être utile à son maître, tel est le grand devoir de compassion d'un serviteur. En apportant l'opprobre sur quelqu'un, comment imaginer faire de lui une personne meilleure ?



Il est de mauvais goût de bailler en public. Lorsque quelqu'un ressent un besoin inopiné de bailler, il lui suffit de se frotter le front de bas en haut pour que la sensation cesse. Si cela ne marche pas, il peut se passer la langue sur l'intérieur des lèvres en maintenant la bouche fermée, ou simplement cacher son bâillement derrière sa main ou sa manche de telle manière que personne ne soupçonne ce qu'il est en train de faire. Il en va ainsi également avec les éternuements qui vous font perdre toute dignité. Il est d'autres choses auxquelles une personne devrait prendre garde et s'attacher à éviter.

EXTRAIT DU NEUVIÈME CHAPITRE

Alors que Shimomura Shōun était en service au château, le seigneur Naoshige dit : « N'est-il pas merveilleux que Katsushige soit aussi vigoureux et puissant pour son âge. Lorsqu'il lutte avec ses pairs, il bat même ceux qui sont plus âgés que lui. »

Shōun répondit : « Bien que je sois un vieil homme, je parie que je suis meilleur que lui à la lutte au sol. » Cela étant dit, il tira Katsushige d'un coup sec et le projeta si violemment au sol que ce dernier se fit mal. Il dit alors : « Vous montrer fier de votre force alors que votre courage n'est pas encore établi peut vous valoir de connaître la honte au milieu des autres. Vous êtes plus faible qu'il n'y paraît. » Puis, il se retira.



À l'époque où Matsuda Yohei était un ami intime d'Ishii Jinku, une certaine animosité se développa entre ce dernier et Nozoe Jinbei. Yohei envoya un mot à Jinbei dans lequel il lui disait : « Pourriez-vous venir afin que je règle le problème une fois pour toutes. » Sur quoi, il sortit accompagné de Jinku et, alors qu'ils arrivaient à la maison Yamabushi à Kihara, ils traversèrent le seul pont qu'il y avait là et le détruisirent. Discutant des circonstances de la discorde, ils les examinèrent de tous les côtés et ne trouvèrent pas la moindre raison de se

battre. Mais lorsqu'ils décidèrent de rebrousser chemin pour rentrer chez eux, il n'y avait, bien sûr, plus de pont.

Alors qu'ils cherchaient le meilleur moyen de traverser le fossé, les hommes que les deux compères avaient défiés apparurent au loin, marchant d'un pas décidé. En les apercevant, Yohei et Jinku se dirent: « Nous avons passé le point de non-retour, et nous avons intérêt à nous battre plutôt que de connaître dans l'avenir une inévitable disgrâce. »

La bataille dura un certain temps. Sérieusement blessé, Yohei tomba entre deux champs. Jinbei reçut également une profonde blessure à la tête, et alors que le sang lui inondait les yeux, il fut incapable de retrouver Yohei. Alors qu'aveuglé, Jinbei le cherchait partout, Yohei resta dissimulé de lui en restant étendu face contre terre et pour finir, il se releva pour le tuer. Mais, alors qu'il tentait de l'achever d'un coup, n'ayant plus de force dans les mains, il dut transpercer la gorge de Jinbei en poussant le sabre avec son pied.

À ce moment-là, des amis arrivèrent et raccompagnèrent Yohei. Dès que ses blessures furent guéries, il lui fut ordonné de commettre *seppuku*. Avant d'en finir, il fit venir son ami Jinku pour boire une dernière coupe avec lui.



Ōkubo Tōemon de Shioda tenait une taverne pour le compte de Nabeshima Kenmotsu. Le seigneur Naomori, le fils de Nabeshima Kai no Kami, était handicapé et demeurait confiné dans un endroit appelé Mino. Il hébergeait des lutteurs et aimait s'entourer de voyous. Les lutteurs se rendaient régulièrement dans les villages avoisinants où ils ne manquaient pas de créer des problèmes. Un jour, ils se rendirent jusqu'à la taverne de Tōemon, burent du saké, et parlèrent à tort et à

travers, entraînant Tōemon dans une altercation. Il les affronta avec une hallebarde, mais comme ils étaient deux, ils finirent par le tuer.

Son fils, Kannosuke, qui avait quinze ans, était en train d'étudier au Jōzeiji lorsqu'il fut informé de l'incident. Partant au galop, il prit avec lui un sabre court d'environ quarante centimètres de long, et se lança dans le combat contre les deux hommes, de véritables forces de la nature. Il lui fallut peu de temps pour les réduire. Bien que Kannosuke reçût treize blessures, il se rétablit. Plus tard, il porta le nom de Dōko et acquit la réputation d'être un véritable adepte du massage.



Il est dit que le défunt Tokunaga Kichizaemon se plaignait tout le temps: « Je suis devenu si vieux maintenant que, même s'il devait y avoir une bataille, je serais incapable de faire quoi que ce soit. Pourtant, j'aimerais mourir lancé au galop dans les rangs ennemis et tomber pendant la charge. Il n'y a rien de plus honteux que de mourir dans son lit. »

Il est dit que le moine Gyōjaku avait entendu ces paroles alors qu'il était encore un acolyte. Le maître de Gyōjaku était le moine Yōmon, qui n'était autre que le plus jeune fils de Kichizaemon.



Lorsque Sagara Kyūma fut appelé à devenir un serviteur de premier rang, il dit à Nabeshima Heizaemon: « Pour quelque raison, j'ai été de mieux en mieux traité par le maître et je me vois aujourd'hui demandé d'occuper un rang important. Ne disposant pas d'un bon serviteur moi-même, mes affaires

sont susceptibles de périliter. Je sollicite donc de votre bienveillance de m'accorder les services de votre serviteur, Takase Jibuzaemon. » Heizaemon l'écouta et lui donna son accord, affirmant : « C'est très gratifiant que vous voyez d'un bon œil mon serviteur. Je ferai donc ce que vous demandez. »

Mais lorsqu'il raconta cela à Jibuzaemon, ce dernier lui dit : « Je souhaiterais répondre en personne à maître Kyūma. » Il se rendit ensuite jusqu'à la demeure de Kyūma et s'entretint avec lui. Jibuzaemon dit à Kyūma : « Je sais que c'est un grand honneur que vous me faites de penser du bien de moi et de demander que je rentre à votre service. Mais un serviteur est une personne qui ne peut pas changer ainsi de maître. Étant vous-même d'un rang élevé, si je devais devenir votre serviteur, mon destin serait accompli, mais cet accomplissement serait pour moi un tourment. Le fait est que Heizaemon est de basse condition et qu'il rencontre des difficultés, et nous vivons en mangeant un gruaud de riz de mauvaise qualité. Pourtant nous nous en satisfaisons. Pouvez-vous réfléchir à tout ceci. » Kyūma en fut extrêmement impressionné.



Un jour qu'il était parti en visite et qu'il rentrait chez lui tard dans la nuit, un certain samouraï découvrit qu'un inconnu s'était glissé dans la maison et qu'il était en plein adultère avec sa femme. Il n'hésita pas un instant et tua l'homme, puis il démolit un mur et pourfendit une balle de riz, et ceci étant fait, il informa les autorités qu'il avait tué un voleur. Les choses furent ainsi réglées sans autre complication. À quelque temps de là, il divorça de sa femme et l'affaire fut oubliée.



Un jour qu'il rentrait chez lui après s'être rendu dans un endroit ou un autre, un homme surprit sa femme commettant l'adultère avec l'un de ses serveurs dans leur chambre à coucher. Lorsqu'il s'approcha des deux coupables, le serviteur s'enfuit par la cuisine. Il pénétra alors dans la chambre et tua sa femme.

Après avoir appelé la servante, il expliqua ce qui était arrivé et dit : « Cette situation ne pouvant être qu'une source de honte pour mes enfants, je souhaite que ma femme soit traitée comme si elle était morte de maladie, ce pour quoi votre aide me sera très précieuse. Si vous hésitez, ne serait-ce qu'un instant, vous mourrez séance tenante pour avoir été complice de cette félonie. »

« Aussi longtemps que vous épargnerez ma vie, maître, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour garder la vérité sous silence » lui assura la servante. Elle rangea la chambre et apprêta le corps avec ses vêtements de nuit.

Ensuite, après avoir fait appeler le médecin à deux ou trois reprises, le mari lui envoya un message indiquant que, comme sa femme avait succombé à la maladie, il n'était plus nécessaire qu'il se déplace. L'oncle de la femme, qui avait été requis auprès de la malade, fut mis au courant de l'affaire. Ils réussirent à le convaincre que le nécessaire avait été fait. C'est ainsi que la cause de la mort fut attribuée à une maladie aussi soudaine qu'inexpliquée et que la vérité continua à être bien dissimulée. Plus tard, le serviteur fut déchargé de ses fonctions.

Cet incident semble s'être déroulé à Edo.



Au premier jour de la troisième année de Keichō, dans un lieu de la péninsule coréenne appelé Yolsan, lorsque les armées des Ming firent leur apparition par centaines de milliers, les troupes japonaises en furent abasourdiées et les regardèrent avancer le cœur battant. Le seigneur Naoshige dit: « Bien, bien. C'est un nombre impressionnant d'hommes! Je me demande combien de centaines de milliers ils peuvent être? » Jin'emon répondit: « Au Japon, pour quelque chose d'équivalent à innombrable, nous disons: « Aussi nombreux que les poils d'un veau de trois ans! » Il est dit que tout le monde éclata de rire et que leur moral en fut ravivé.

Plus tard, alors que le seigneur Katsushige chassait sur le mont Shiroishi, il raconta l'histoire à Nakano Matabei et dit: « S'il n'y avait eu votre père pour parler de cette manière, personne n'aurait été capable de prononcer la moindre parole. »



Nakano Jin'emon ne cessait de dire: « Lorsqu'elle est traitée avec considération par son maître, une personne qui accomplit son devoir de serviteur n'a rien d'un serviteur. Mais, dès lors que le maître ne montre aucune considération et traite son serviteur de manière irraisonnable, il est véritablement un serviteur. Vous devriez bien réfléchir à ce principe. »



Lorsque Yamamoto Jin'emon eut quatre-vingts ans, il tomba malade. Dans ce moment pénible, il semblerait qu'il ait été sur le point de gémir et quelqu'un lui dit: « Si gémir vous aide à vous sentir mieux, ne vous en défendez pas. » Mais, il répondit:

« Ce n'est pas le cas. Le nom de Yamamoto Jin'emon est connu de tous, et j'ai toujours été à la hauteur de la situation tout le long de ma vie. Il ne peut être question pour moi de laisser les gens entendre ma voix gémir alors que j'affronte les derniers instants de ma vie. » Il est dit qu'il n'émit aucun gémissement et ce jusqu'à la fin.



L'un des fils de Mori Monbei fut pris dans une bagarre et rentra chez lui blessé. Lorsqu'il fut interrogé par Monbei: « Qu'est-ce que tu as fait à ton adversaire ? » Son fils répondit: « Je l'ai tué. » Lorsque Monbei demanda: « Lui as-tu porté le coup de grâce ? » son fils répondit: « Oui, tout à fait. »¹

Alors Monbei dit: « Tu as vraiment bien fait, et il ne faut rien regretter. Maintenant, même si tu as réussi à t'en sortir, tu as le devoir de commettre *seppuku*, de toute façon. Lorsque tu auras retrouvé tes esprits, prépare-toi au *seppuku* et plutôt que de mourir de la main d'un autre, tu mourras de celle de ton père. » Et peu de temps après, il se chargea du *kaishaku* pour son fils.



Un homme appartenant au même groupe que Aiura Genzaemon commit des actes infâmes, aussi le chef de leur groupe lui donna-t-il une note le condamnant à mort afin de l'apporter chez Genzaemon. Genzaemon prit connaissance de la note et dit à l'homme: « Il est indiqué ici que je dois vous tuer, aussi vais-je m'occuper de vous sur la berge est. Puisqu'auparavant vous avez semble-t-il pratiqué un peu de sabre... battez-vous comme un homme. » L'homme répondit: « Je ferais ce que vous demandez » et avec Genzaemon pour seule compagnie, ils quittèrent la maison.

Ils avaient parcouru une vingtaine de mètres le long de l'accotement du fossé lorsqu'un serviteur de Genzaemon le héla « Ho hé, ho hé! » de l'autre rive. Alors que Genzaemon se retournait, le condamné l'attaqua avec son sabre. Genzaemon plongea en arrière, dégaina son sabre et tua l'homme. Puis il rentra chez lui.

Il rangea les vêtements qu'il portait dans une commode et la ferma à clef, ne les montrant à personne pour le reste de sa vie. Après sa mort, les vêtements furent examinés, et force fut de constater qu'ils étaient déchirés. Cette histoire nous a été rapportée par son fils, Genzaemon.



Il est dit qu'Ōkubo Dōko fit un jour remarquer :

Tout le monde affirme qu'aucun maître, quel que soit l'art, ne peut émerger dans un monde qui court à sa perte. Cette affirmation est pour moi quelque chose d'incompréhensible. Les plantes comme les pivoines, les azalées, les camélias continueront à nous offrir des fleurs magnifiques, fin du monde ou pas. Si les hommes voulaient se donner la peine d'y réfléchir un moment, ils pourraient comprendre. Et si les gens accordaient plus d'attention aux maîtres qui émergent, même dans ces temps controversés, ils prendraient conscience que les différents arts nourrissent des maîtres. Mais les gens s'imprègnent de l'idée que le monde est à son déclin et personne ne fait plus aucun effort. C'est une honte. Ce n'est pas l'époque qui est à blâmer.



Disponibles chez le même éditeur

Traductions et/ou écrits par William Scott Wilson

Le Livre des Cinq Roues, par Miyamoto Musashi

Avec l'*Art de la guerre* de Sun Tzu, *Le Livre des Cinq Roues* est généralement considéré comme l'une des pièces maîtresses dédiées aux arts subtiles de la confrontation et de la victoire qui ont vu le jour en Asie. Composé en 1643 par le maître de sabre légendaire, Miyamoto Musashi, *Le Livre des Cinq Roues* analyse le processus conflictuel qui surgit à chaque niveau d'interaction humaine et révèle le cheminement jusqu'à la maîtrise des situations conflictuelles. Pour Musashi, la Voie des arts martiaux n'était pas uniquement la Voie de la prouesse technique, mais d'abord et avant tout celle de la maîtrise de l'esprit – et c'est ce cheminement vers la maîtrise de l'esprit qui est au cœur de l'enseignement de Musashi. La traduction, souvent donnée en référence, de William Scott Wilson inclut « La Voie du cheminement solitaire », une introduction au contexte historique de Musashi qui se révèle d'une grande intelligence, ainsi que des notes permettant de clarifier les ambiguïtés du texte.

Hagakure : Écrits sur la Voie du samouraï, par Yamamoto Tsunetomo

Texte qui avait à l'origine été tenu secret, l'*Hagakure* révèle le point de vue de l'auteur sur le *Bushido*, la Voie du samouraï, qui pour lui se révélait fondamentalement être la Voie de la mort, une approche altruiste de la vie qui se devait d'envisager la mort avec courage et honneur. Pourtant, la Voie de la mort était également perçue par ce dernier comme un concept subtil en résonance avec l'idée zen de la mort de l'ego. William Scott Wilson donne, dans sa nouvelle introduction, l'arrière-plan historique et philosophique pour une lecture plus approfondie et métaphorique de ce grand classique du *Bushido*.

Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux, par Issai Chozanski

Écrit au début du XVIII^e siècle par Issai Chozanski, un simple samouraï ayant séjourné au cœur des forêts du mont Kuramai, *Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux* est devenu un classique. Ce livre ne propose aucun conseil en matière de techniques, de stratégies ou de manœuvres militaires mais cherche, au contraire, à guider l'adepte des arts martiaux sur un chemin intérieur, un chemin de non-dépendance, de spontanéité et de tranquillité d'esprit.

L'Esprit Indomptable, Écrits d'un maître de zen à un maître de sabre,
par Takuan Sōhō

Au Japon, le sabre et l'esprit ont de tout temps été étroitement associés – mais ce fut pendant le shogunat Tokugawa que l'art du sabre s'imprégna de l'esprit du zen. *L'esprit indomptable* est un livre de conseils sur l'art de manier le sabre et l'art de cultiver l'esprit juste et de renforcer l'intention, écrit par l'incomparable maître zen Takuan Sōhō à l'intention du samouraï Yagyū Munenori, le grand rival de Miyamoto Musashi. Takuan était un homme de la Renaissance, brillant, qui fut le conseiller des samouraïs et des shoguns. *L'esprit indomptable* a été lu essentiellement par des générations d'adeptes du zen et des arts martiaux.

Musashi le samouraï solitaire, par William Scott Wilson

À partir d'authentiques sources japonaises, l'auteur, William Scott Wilson, brosse un portrait inoubliable de cet illustre personnage historique. *Musashi, le samouraï solitaire* est la première biographie jamais publiée en français, consacrée à ce maître de sabre et chercheur du XVII^e siècle aux multiples facettes et à la personnalité complexe, et dont l'héritage éprouve le temps et l'espace.

Dans la même collection

L'art de la paix

Dunn Philip

traduction Nickels-Grolier Josette

Bushido, l'âme du japon

Nitobe Inazo

traduction Charlot Emmanuel

L'esprit indomptable

Takuan Sōhō

traduction Nickels-Grolier Josette

Le sabre de vie

Yagyū Munenori

traduction Nickels-Grolier Josette

Hagakure

Yamamoto Tsunetomo

textes réunis et commentés par Nickels-Grolier Josette

Budō shoshinshū

Le code du jeune samourai

Daidōji Yūzan

traduction Nickels-Grolier Josette

Tactiques secrètes

Tabata Kazumi

traduction Nickels-Grolier Josette

Gorin-no-sho

Musashi Miyamoto

traduction Nickels-Grolier Josette

Les 36 stratégies secrètes des guerriers chinois

Moriya Hiroshi & Wilson William Scott

traduction Nickels-Grolier Josette

Le Sermon du Tengu sur les arts martiaux

Chozanshi Issai & Wilson William Scott

traduction Nickels-Grolier Josette

« Bien que cela tombe sous le sens qu'un samouraï se doit d'être attentif à la Voie du samouraï, il semblerait que nous soyons tous négligents. En conséquence, si quelqu'un venait à demander: "Quel est le véritable sens de la Voie du samouraï?", rare serait la personne capable de répondre sur-le-champ. La raison en est que personne ne s'est préalablement interrogé sur la question. Ceci ne fait que démontrer un profond désintéret des choses de la Voie. La négligence est chose extrême. »

— Extrait du *Hagakure*

William Scott WILSON, titulaire de licences en Sciences politiques et en Langue et Littérature japonaises, a entrepris des recherches approfondies sur la philosophie de l'Ère Edo (1603-1868) à l'Université préfectorale de Aichi au Japon.

Il a effectué, pour la célèbre maison d'édition japonaise Kodansha, la traduction des classiques japonais: *Hagakure*, *Le Livre des Cinq Roues*, *Le Sabre de Vie*, *L'Esprit Indomptable* avant de rédiger une biographie de Miyamoto Musashi qui fait autorité (*Musashi, le samouraï solitaire*). L'auteur, qui réside aujourd'hui en Floride, se rend régulièrement au Japon pour ses recherches et pour son plaisir personnel.



BUDO
Éditions

www.budo.fr

ISBN papier : 978-2-84617-329-2

ISBN numérique PDF : 978-2-84617-526-5

#739